Sociopoétiques

Pour citer cet article :

Françoise LE BORGNE, « Le mirage de la communauté dans *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau : Saint-Preux et Clarens », *Sociopoétiques* [En ligne], 11 |
DOI : https://doi.org/10.52497/sociopoetiques.2716

La revue *Sociopoétiques* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Les articles de la revue sont utilisables sous licences CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, extraits d'œuvres) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

L'Université Clermont Auvergne est l'éditeur de la revue en ligne *Sociopoétiques*.

Sociopoétiques

LE MIRAGE DE LA COMMUNAUTÉ DANS *LA NOUVELLE HÉLOÏSE* DE ROUSSEAU : SAINT-PREUX ET CLARENS

The Mirage of the Community in Rousseau's La Nouvelle Héloïse*: Saint-Preux and Clarens*

Françoise LE BORGNE

CELIS, Université Clermont Auvergne

Résumé : Très critique à l'égard de la société moderne, qu'il juge profondément aliénante, Rousseau rêve la communauté comme une alternative idéale, permettant la réalisation des aspirations profondes de l'individu à la liberté, à la moralité et à la reconnaissance inter-subjective. Dans *La Nouvelle Héloïse*, il fait du domaine de Clarens, où s'établissent Julie et Wolmar après leur mariage, une incarnation de ce rêve de bonheur, qu'il nous fait découvrir dans la deuxième moitié du roman par l'entremise de Saint-Preux, ancien amant de Julie et candidat à une intégration définitive dans cette société des cœurs. Mais cette intégration s'avère périlleuse : jalonnée d'épreuves initiatiques, elle n'est pas acquise lorsque, un an après l'arrivée de Saint-Preux à Clarens, le roman se clôt sur la mort de Julie. Elle-même, dans la dernière lettre qu'elle lui écrit, remet en cause le projet auquel elle n'a pourtant cessé d'œuvrer : « Nous songions à nous réunir : cette réunion n'est pas bonne ». Cet article se propose d'analyser sous l'angle de la sociopoétique les enjeux et la signification de cette intégration toujours repoussée de Saint-Preux à Clarens.

Mots-clés : communauté, Rousseau (Jean-Jacques), *La Nouvelle Héloïse*, Clarens, passions

Abstract: Highly critical of modern society, which he considers profoundly alienating, Rousseau envisions community as an ideal alternative, allowing for the fulfillment of the individual's deepest aspirations for freedom, morality, and intersubjective recognition. In La Nouvelle Héloïse*, he makes the Clarens estate, where Julie and Wolmar settle after their marriage, an embodiment of this dream of happiness, which he reveals to us in the second half of the novel through Saint-Preux, Julie's former lover and a candidate for definitive integration into this society of hearts. But this integration proves perilous: marked by initiatory trials, it is not yet achieved when, a year after Saint-Preux's arrival at Clarens, the novel concludes with Julie's death. In her last letter to him, she herself calls into question the project she had tirelessly worked towards: "We were thinking of getting together: this meeting is not a good one." This article proposes to analyze, from a sociopoetic perspective, the stakes and the significance of this ever-postponed integration of Saint-Preux into Clarens.*

Keywords: community, Rousseau (Jean-Jacques), La Nouvelle Héloïse*, Clarens, passions*

En définissant l'homme à l'état de nature comme un solitaire, Rousseau a placé la liberté au fondement de toute expérience sociale authentique : que ce soit dans l'*Essai sur l'origine des langues* ou dans *Du Contrat social*, la société idéale naît d'un désir et d'un choix, d'un engagement personnel dans une expérience collective fondée sur la reconnaissance intersubjective et la moralité. Et, parce qu'il rejette toute approche utilitariste du lien social, Rousseau juge sévèrement la société moderne qui, incapable de répondre aux aspirations fondamentales de l'individu, engendre son aliénation et sa corruption.

La trajectoire de Saint-Preux, le héros de *La Nouvelle Héloïse* (1761), est très révélatrice de ces postulats : jeune homme sans famille et sans attaches, il arrive en tant que précepteur dans la famille de Julie d'Étange, dont il s'éprend éperdument. Quoique cet amour soit partagé, il est inenvisageable que le baron d'Étange accorde sa fille à un roturier et Saint-Preux doit quitter Vevey pour Paris, où il découvre le « désert du monde » avant de partir, après le mariage de Julie avec M. de Wolmar, faire le tour du monde sur une frégate anglaise. Solitaire et déraciné, Saint-Preux éprouve dans toute sa rigueur l'imperfection des sociétés réelles, qu'elles soient suisse, française ou coloniales mais il n'en éprouve que plus violemment le désir d'une communauté authentique, dans laquelle il pourrait, enfin, trouver sa place[1].

La deuxième moitié du roman épistolaire semble apporter la réponse adéquate à cette aspiration puisque Julie et son mari invitent Saint-Preux à venir s'établir à Clarens, le domaine viticole qu'ils administrent sur les rives du lac Léman. L'estampe qui doit illustrer, dans le programme défini par Rousseau, les retrouvailles de Julie et de Saint-Preux sous le regard bienveillant de Wolmar s'intitule « la confiance des belles âmes[2] ». Hegel définira les belles âmes comme des consciences déchirées par la contradiction entre leurs aspirations subjectives et la réalité sociale : « les "belles âmes" établissent une communauté affective sur ces bases, se délectant de se reconnaître les unes les autres et s'assurant mutuellement de leur "délicatesse de conscience et de leur bonnes intentions[3]." » De fait, la communauté élective de Clarens, où se retrouvent progressivement tous les épistoliers du roman autour du couple Wolmar et de leurs enfants, paraît offrir l'exemple d'un état social idéal, exempt des imperfections des sociétés modernes.

Pourtant, l'intégration de Saint-Preux à Clarens reste problématique : son établissement définitif dans le domaine s'avère suspendu à une série d'épreuves initiatiques et le prosélyte est reparti en Italie, moins d'un an après son arrivée, lorsque la mort de Julie vient remettre en question l'existence même de la communauté.

---

1. Sur cette dialectique de la solitude et de la communauté, on se réfèrera à l'ouvrage de référence de Bronislaw Baczko, *Rousseau, solitude et communauté* (1970), traduit du polonais par Claire Brendhel-Lamhout, Paris-La Haye, Mouton, 1974, 420 p.
2. « Sujets d'estampes », dans Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, édition d'Érik Leborgne et Florence Lotterie, Paris, Flammarion, « GF », 2018, p. 900. Toutes les références au roman renvoient à cette édition. L'estampe est reproduite p. 505.
3. Bronislaw Baczko, *Rousseau, solitude et communauté*, *op. cit.*, p. 258.

On se demandera donc pourquoi cette intégration de Saint-Preux à la communauté de Clarens apparaît si complexe. À travers ce questionnement, dans une perspective sociopoétique, on s'interrogera sur les représentations de la communauté véhiculées par le roman et sur les interactions sociales autour desquelles elle se structure.

Dans un premier temps, on s'intéressera à l'initiation communautaire de Saint-Preux, telle qu'elle est orchestrée par Wolmar. On soulignera ensuite les limites de ce dispositif inhérentes à l'instabilité des passions que le maître du domaine croit pouvoir manipuler impunément. Enfin, on se demandera ce qui peut advenir de cette « société des cœurs » après la disparition de Julie.

Le prosélyte

Lorsque Wolmar invite Saint-Preux à Clarens, il lui promet qu'il y trouvera « l'amitié, l'hospitalité, l'estime, la confiance[4] ». Cette promesse touche au cœur l'exilé qui, dans son désir éperdu d'intégrer cette communauté des cœurs, en devient le thuriféraire. Dès son arrivée, en effet, il rend compte à son ami Milord Edouard du fonctionnement du domaine dans de longues lettres destinées à le convaincre de venir s'y établir à son tour. Ces dissertations témoignent à la fois de sa découverte progressive des différentes facettes de la vie à Clarens et de son adhésion totale aux discours des maîtres de maison, Wolmar et Julie.

C'est donc Saint-Preux, le prosélyte ébloui, qui devient, dans les parties IV et V du roman, le porte-parole de la communauté, qu'il décrit telle que l'a conçue le philosophe Wolmar et telle qu'il l'administre avec Julie. Cette délégation du compte rendu à un visiteur émerveillé peut rappeler le fonctionnement de l'utopie narrative, dans laquelle, au terme de multiples épreuves, le voyageur épuisé découvre avec ravissement, guidé par un autochtone éclairé, la perfection de la cité idéale[5]. Le point de vue qui prédomine alors est un point de vue extérieur, mettant en valeur la sagesse du législateur qui a orchestré les règles de la vie collective afin de prévenir tous les maux qui caractérisent généralement les sociétés.

Dès la lettre IV 10, Saint-Preux témoigne donc :

> Milord que c'est un spectacle agréable et touchant que celui d'une maison simple et bien réglée où règnent l'ordre, la paix et l'innocence ; où l'on voit réuni sans appareil, sans éclat, tout ce qui répond à la véritable destination de l'homme ! La campagne, la retraite, le repos, la saison, la vaste plaine d'eau qui s'offre à mes yeux, le sauvage aspect des montagnes, tout me rappelle ici ma délicieuse Île de Tinian[6].

---

4. Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, p. 499.
5. Voir Jean-Michel Racault, *Nulle part et ses environs. Voyages aux confins de l'utopie littéraire classique (1657-1802)*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, « Imago Mundi », 2003, p. 158 *sq.*
6. Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, IV, 10, p. 527

La référence à Tinian, île paradisiaque que Saint-Preux a découverte lors de sa circumnavigation, confirme l'intertextualité utopique qui prévaut dans la description du domaine de Clarens, dont seront dévoilés successivement l'organisation domestique (IV, 10), l'économie (V, 2 et V, 7) et les principes éducatifs (V, 3).

Clarens est un domaine viticole exploité par les propriétaires, huit domestiques et des paysans. Ce domaine s'apparente donc à une maison antique, rassemblant maîtres et serviteurs au sein d'une communauté autarcique où tout a été pensé par Wolmar de façon à pouvoir joindre l'utile et l'agréable et à encourager la complémentarité et la solidarité des habitants. Mais si Wolmar, le philosophe législateur, est la tête de cette communauté, Julie en est le cœur. Par sa présence rayonnante et son charme irrésistible, elle sait se faire aimer de tous. De même que Saint-Preux revient à Clarens avant tout parce que Julie s'y est établie, chacun y demeure par choix, non seulement parce que les règles en vigueur y sont justes mais parce que vivre auprès de Mme de Wolmar est vécu comme un privilège et un plaisir. On retrouve ici la dimension élective qui doit prévaloir, selon Rousseau, à toute vie sociale.

Quelques scènes, rapportées par Saint-Preux, illustrent les principes généraux exposés dans ses lettres et montrent comment la communauté se structure concrètement autour des interactions sociales du quotidien. C'est le cas de la « matinée à l'anglaise[7] » qui révèle l'harmonie qui règne entre les maîtres dans un quotidien où chacun a trouvé sa place naturelle : Wolmar et Saint-Preux lisent la gazette, Julie brode près de la fenêtre et la servante Fanchon apprend à Henriette, la nièce de Julie, à broder tandis que les deux jeunes fils de Julie feuillètent un recueil d'images sur une petite table, l'aîné expliquant les images au cadet sous la surveillance attentive d'Henriette. Ce tableau, que Rousseau avait prévu d'illustrer par une estampe[8], rend sensibles les principes fondamentaux de la vie de la communauté : l'importance dévolue à l'éducation des enfants, dont Julie se charge personnellement, le partage genré des tâches et la transmission mimétique de ce partage d'une génération à l'autre, l'affection réciproque, enfin, qui unit tous les membres et garantit leur bonheur jusque dans les activités les plus banales :

> Que de choses se sont dites sans ouvrir la bouche ! Que d'ardents sentiments se sont communiqués sans la froide entremise de la parole ! Insensiblement Julie s'est laissée absorber à celui qui dominait tous les autres. Ses yeux se sont tout à fait fixés sur ses trois enfants, et son cœur ravi dans une si délicieuse extase animait son charmant visage de tout ce que la tendresse maternelle eut jamais de plus touchant.
>
> Livrés nous-mêmes à cette double contemplation, nous nous laissions entraîner Wolmar et moi à nos rêveries[9] […].

---

7. *Ibid.*, V, 3, p. 658 *sq.*
8. *Ibid.*, « 9e estampe. La matinée à l'anglaise », p. 902-903. L'estampe est reproduite p. 662.
9. *Ibid.*, V, 3, p. 661.

Les commentaires de Saint-Preux révèlent à quel point le sentiment est le gage d'une participation authentique de l'individu à la vie de la communauté : c'est lui qui garantit l'adéquation de ses aspirations profondes à un ordre vécu comme naturel[10].

Ces relations sentimentales excèdent la « société des cœurs[11] » que constitue le groupe des belles âmes – Julie, Wolmar, Saint-Preux, Claire, Milord Edouard – et leurs enfants. Elles englobent les domestiques, qui sont considérés comme des membres à part entière de la famille, comme le souligne Saint-Preux :

> Ai-je tort, Milord, de comparer des maîtres si chéris à des pères et leurs domestiques à leurs enfants ? Vous voyez que c'est ainsi qu'ils se regardent eux-mêmes[12].

Ce paternalisme repose là encore sur des interactions sociales qui soudent la communauté : Julie danse volontiers, le dimanche, avec ses serviteurs[13] et Wolmar n'hésite pas à inviter à sa table un vieux laboureur, ce qui apprend à ses enfants à respecter les paysans et encourage ses fermiers à se montrer dignes d'une telle faveur[14].

La communauté de Clarens, on le voit, anticipe sur la définition de la communauté que proposera Ferdinand Tönnies[15] puisqu'il s'agit d'une communauté rurale, familiale, fondée sur des liens affectifs et spirituels et dans laquelle l'autorité repose sur la dignité de celui qui l'exerce, reconnue par tous. La famille est le modèle de ce type de structure dans laquelle la hiérarchie et le partage des tâches ne sont pas vécus sur le mode de la domination mais acceptés comme légitimes en raison des sentiments réciproques qui unissent tous les membres de la communauté. De même que Tönnies oppose à l'anonymat de la société moderne individualiste une vision romantique des communautés chrétiennes médiévales, Rousseau imagine Clarens en référence avec sa conception anthropologique des premières sociétés, dans lesquelles la liberté naturelle pouvait coexister avec une exigence de moralité[16]. Saint-Preux sollicite explicitement un imaginaire biblique, pour célébrer ce « temps des patriarches […] temps de l'amour et de l'innocence, où les femmes étaient tendres et modestes, où les hommes étaient simples et vivaient contents[17] ». Cette référence apparaît au début de sa lettre sur les vendanges, qui constitue, comme l'a bien montré Jean Starobinski, l'apothéose de la vie de la communauté de Clarens dont tous les membres se trouvent

---

10. Comme l'écrit Bronislaw Baczko, « en prenant appui sur la raison et le sentiment intérieur, l'homme s'assure son autonomie et son authenticité face au "monde des apparences" qui ne cesse de le menacer ». Bronislaw Baczko, *Rousseau, solitude et communauté*, *op. cit.*, p. 228.
11. Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, V, 2, p. 642.
12. *Ibid.*, IV, 10, p. 535.
13. *Ibid.*, 57 b, p. 548.
14. *Ibid.*, V, 2, p. 654.
15. Ferdinand Tönnies, *Communauté et société. Catégories fondamentales de la sociologie pure*, Introduction et traduction de J. Leif, Paris, Presses universitaires de France, 1944, p. 9 *sq*.
16. Voir Michèle Duchet, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Paris, Albin Michel, « Bibliothèque de l'évolution de l'humanité », 1995, p. 345 *sq*.
17. Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, V, 7, p. 711.

unis dans le travail collectif avant que la fête et le vin n'abolissent, à la nuit tombée, les inégalités sociales :

> Les chenevottes font un feu clair et brillant qui s'élève jusqu'aux nues, un vrai feu de joie autour duquel on saute, on rit. Ensuite on offre à boire à toute l'assemblée ; chacun boit à la santé du vainqueur et va se coucher content d'une journée passée dans le travail, la gaieté, l'innocence, et qu'on ne serait pas fâché de recommencer le lendemain, le surlendemain, et toute la vie[18].

Empreinte de nostalgie, cette communauté traditionnelle apparaît donc comme un rêve de bonheur, qui permet de mettre en scène une société naturalisée, la moins nocive possible et la plus propre à satisfaire les aspirations profondes des âmes sensibles. Mais dans le roman du XVIII^e^ siècle, l'utopie s'inscrit souvent de façon problématique ; loin d'être donnée comme une évidence, son sens est à décrypter au regard de la trajectoire du protagoniste. Or Saint-Preux, alors même qu'il adhère sans réserve au modèle de Clarens, ne pourra jamais, dans l'espace du roman, intégrer pleinement cette communauté.

Ce qui freine cette intégration est aussi ce qui la rend désirable, à savoir la présence de Julie, avec qui Saint-Preux a vécu une passion clandestine durant six années jusqu'à ce que la jeune fille, brisée par le sentiment de sa déchéance morale, accepte d'épouser l'homme que lui destinait son père et expérimente, le jour de son mariage, une véritable conversion religieuse. Wolmar n'ignore rien de la passion entre Julie et Saint-Preux, dont il possède, à l'insu de sa femme, toute la correspondance. Profondément épris de Julie mais froid et rationnel, il a compris, au bout de six ans de mariage, que la paix et l'innocence qu'il lui a permis de retrouver n'empêchent pas son cœur d'éprouver le vide qu'y a laissé la rupture avec Saint-Preux. Son objectif est de parachever le bonheur de sa femme et de Saint-Preux, dont il connaît la vertu, en les aidant à surmonter mutuellement les fantômes du passé et en épurant leur ancienne passion amoureuse en pure affection. Son postulat – que partageait Rousseau – est que l'amour est un sentiment passager et que les deux amants ne sont épris que de souvenirs : la cure qu'il se propose s'apparente à un exorcisme ; il veut, comme il le confie à Claire, « efface[r] un tableau par un autre, et couvr[ir] le passé du présent[19] ».

En marge des lettres que Saint-Preux adresse à Milord Edouard pour lui vanter les charmes de Clarens sont donc intercalées des lettres qui révèlent les épreuves initiatiques auxquelles se trouve soumis le jeune homme. Julie propose ainsi une autre version du récit de l'arrivée de son ancien amant à Clarens en précisant que la froideur du jeune homme à son égard a semblé de bon augure à Wolmar car elle atteste sa sincérité : « S'il me caressait à présent, a-t-il confié à Julie, il serait un fourbe ; s'il ne me caressait jamais il serait un monstre[20] ». Le philosophe annonce alors une seconde

18. *Ibid.*, V, 7, p. 719.
19. *Ibid.*, IV, 14, p. 604.
20. *Ibid.*, IV, 7, p. 515.

épreuve, qui se trouve relatée *a posteriori* dans une note de l'auteur, rapportant un extrait d'une lettre de Julie écartée du recueil :

> Voilà, me dit Wolmar en me tirant à part, la seconde épreuve que je lui destinais. S'il n'eût pas caressé votre père je me serais défié de lui. Mais, dis-je, comment concilier ces caresses et votre épreuve avec l'antipathie que vous avez-vous-même trouvée entre eux ? Elle n'existe plus, reprit-il ; les préjugés de votre père ont fait à St. Preux tout le mal qu'ils pouvaient lui faire : Il n'en a plus rien à craindre, il ne les hait plus, il les plaint. Le Baron de son côté ne le craint plus ; il a le cœur bon, il sent qu'il lui a fait bien du mal, il en a pitié. Je vois qu'ils seront fort bien ensemble, et se verront avec plaisir. Aussi dès cet instant, je compte sur lui tout à fait[21].

En réalité, ces deux premières épreuves sont similaires : il s'agit déjà d'amener Saint-Preux à convenir que ses représentations passées, qui faisaient du baron d'Étange et de Wolmar ses ennemis intimes, ne correspondent plus à la réalité présente. On peut donc y voir une forme d'initiation, qui prépare le terrain à la remise en cause des représentations érotiques de Saint-Preux et de Julie.

Les deux épreuves suivantes, en effet, visent à arracher du cœur des anciens amants leurs dernières illusions. Dans un premier temps, Wolmar entraîne Julie et Saint-Preux dans le bosquet où ils ont échangé jadis leur premier baiser, les embrasse et les oblige à s'embrasser. Cette cure semble porter ses fruits : « Ce baiser, reconnaît Julie, dans une lettre à Claire, n'eut rien de celui qui m'avait rendu le bosquet redoutable. Je m'en félicitai tristement, et je connus que mon cœur était plus changé que jusque-là ne j'avais osé le croire[22] ». Wolmar annonce aussitôt son départ, qui doit laisser les deux jeunes gens libres de se voir à leur guise pendant quelques jours. C'est à cette occasion que Saint-Preux propose à Julie une partie de pêche sur le lac et que le mauvais temps oblige le couple et leur domestique à chercher refuge sur la rive opposée du lac, à Meillerie. Or Meillerie est un lieu de pèlerinage pour Saint-Preux, qui y a séjourné en plein hiver, au début de sa liaison avec Julie. Il entraîne celle-ci jusqu'au promontoire dont il avait jadis couvert les roches d'inscriptions passionnées. Julie résiste à l'exaltation qui gagne alors son ancien amant :

> Allons-nous-en, mon ami, me dit-elle d'une voix émue, l'air de ce lieu n'est pas bon pour moi. Je partis avec elle en gémissant, mais sans lui répondre, et je quittai pour jamais ce triste réduit, comme j'aurais quitté Julie elle-même[23].

Après cette crise, sur laquelle nous reviendrons, Saint-Preux semble avoir donné des gages suffisants de conversion pour pouvoir s'établir définitivement à Clarens. Cela n'empêche pas Wolmar de tester une fois encore la moralité du jeune homme avec la complicité de Milord Edouard, qu'il accompagne en Italie. Mais le lord rassure

---

21. *Ibid.*, V, 7, note p. 713.
22. *Ibid.*, IV, 12, p. 589.
23. *Ibid.*, IV, 18, p. 614.

le maître de Clarens : « vous ne vous êtes pas trompé ; le jeune homme est sûr[24] » ; l'implication de Saint-Preux dans ses affaires de cœur avec Lauretta n'a jamais été dictée par son désir de hâter son retour et son établissement auprès de Julie mais seulement par un souci désintéressé de son honneur.

Au terme de ce processus, qui aura duré près d'un an, l'installation de Saint-Preux à Clarens semble possible. Parce qu'il a réussi à faire son deuil du passé et à sublimer une passion dangereuse pour l'équilibre de la communauté, le jeune homme a gagné le droit de devenir un hôte permanent des Wolmar, qui lui confieront l'éducation de leurs fils. Ainsi semble devoir s'accomplir, au début du sixième et dernier livre de *La Nouvelle Héloïse*, le plan que Wolmar confiait à Claire dès la lettre 14 de la quatrième partie : Julie s'occupera de l'éducation d'Henriette, Saint-Preux de celle des garçons, Claire sera l'intendante du domaine et Wolmar lui-même goûtera dans sa vieillesse « un repos qui sera leur ouvrage[25] ». Cette perspective enchanteresse réunit enfin dans la paix et la vertu tous les protagonistes du roman – y compris Milord Edouard, qui envisage de faire construire un pavillon dans le domaine.

À l'enthousiasme de Wolmar, qui croit toucher au but et appelle de ses vœux le retour de Saint-Preux et de Milord Edouard[26], répond la lettre ultime de Julie à Saint-Preux, que Wolmar adresse à celui-ci après la mort accidentelle de sa femme :

> Il faut renoncer à nos projets. Tout est changé, mon bon ami ; souffrons ce changement sans murmure ; il vient d'une main plus sage que nous. Nous songions à nous réunir : cette réunion n'est pas bonne. C'est un bienfait du Ciel de l'avoir prévenue ; sans doute il prévient des malheurs[27].

Ce coup de théâtre interroge rétrospectivement l'idéal communautaire orchestré par Wolmar et nous oblige à relire sous un angle différent les difficultés d'intégration de Saint-Preux à cette société des cœurs.

La confusion des sentiments

Avec *La Nouvelle Héloïse*, Rousseau dit avoir voulu réconcilier philosophes et dévots à une époque où les deux partis se déchiraient et où lui-même s'était définitivement brouillé avec Diderot et ses proches. L'union de Julie et de Wolmar et la perfection de la « petite communauté[28] » qu'ils ont su rassembler autour d'eux se veulent la preuve qu'un respect mutuel et une action commune sont envisageables entre les deux camps.

---

24. *Ibid.*, VI, 3, p. 763.
25. *Ibid.*, IV, 14, p. 601.
26. « Venez, hommes rares, augmenter et partager le bonheur de cette maison. » *Ibid.*, VI, 4, p. 770.
27. *Ibid.*, VI, 12, p. 864.
28. *Ibid.*, V, 10, p. 730 et 731.

Pourtant, l'ordre communautaire rationnel orchestré par le froid Wolmar ne parvient pas à canaliser intégralement l'expérience subjective beaucoup plus confuse des autres personnages, sensibles et passionnés. Et son entreprise de manipulation des sentiments apparaît plus périlleuse qu'il n'y paraît car la dimension affective – voire érotique – qui fonde et soude la communauté est aussi ce qui la rend profondément instable.

Wolmar a bien conscience de cette ambivalence du sentiment. Son objectif est de neutraliser la passion érotique dans ce qu'elle a d'exclusif et d'antisocial pour la convertir en énergie sociale : à la maîtresse de Saint-Preux, il veut substituer dans l'esprit du jeune homme sa femme et la mère de ses enfants, afin qu'il continue à l'aimer, mais d'un amour chaste et vertueux. Cette stratégie de sublimation et de diffraction des sentiments fonctionne dans une certaine mesure : après l'épreuve de Meillerie, cessant d'être jaloux de Wolmar, Saint-Preux se sent « guéri[29] » de sa passion pour Julie ; il englobe dans son amour toute la famille de son ancienne maîtresse, saluant en Wolmar son « Bienfaiteur » et son « Père[30] » et se considérant comme le frère de ses fils. Dans cette même logique de contamination affective, Saint-Preux envisage bientôt Claire sur le même plan que sa cousine Julie :

> Vous m'êtes toutes deux plus chères que jamais ; mais mon cœur ne distingue plus l'une de l'autre et ne sépare point les inséparables[31].

Il y a évidemment beaucoup à dire sur ces déplacements. On peut, comme l'a fait Anne Deneys-Tunney, les juger révélateurs des enjeux fantasmatiques du roman : à Clarens, Saint-Preux peut enfin s'avouer le caractère incestueux de sa passion pour Julie, dont il n'a jamais cessé de percevoir le caractère maternel. Mais grâce au dispositif ourdi par Wolmar, cette passion délétère devient innocente : il n'est plus l'amant mais l'un des fils de Julie et c'est ainsi qu'il croit pouvoir accéder au pur bonheur[32].

Julie n'est pas en reste dans cette stratégie. Elle aussi, après l'épreuve de Meillerie, qu'elle a trouvée particulièrement rude[33], propose à son ancien amant d'épouser Claire. Il s'agit alors explicitement de conjurer un péril amoureux qui fait de Saint-Preux « un homme dangereux, toujours redoutable à l'une comme à l'autre[34] », de renforcer les liens entre les membres de la société des cœurs et, sans doute, de vivre par procuration sa passion pour Saint-Preux et pour Claire.

---

29. *Ibid.*, V, 8, p. 720.
30. *Idem*.
31. *Ibid.*, V, 9, p. 729.
32. Anne Deneys-Tunney, « Julie ou le corps abject » dans *Écritures du corps. De Descartes à Laclos*, Paris, Presses universitaires de France, « Écritures », 1992, p. 193-282.
33. « Wolmar, il est vrai, je crois mériter votre estime ; mais votre conduite n'en est pas plus convenable, et vous jouissez durement de la vertu de votre femme. » Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, IV, 16, p 607.
34. *Ibid.*, IV, 13, p. 746.

Mais ce processus de diffraction et de récupération de l'énergie passionnelle est une alchimie délicate et dangereuse, qui déstabilise fortement ceux qui en font l'expérience. La deuxième partie du roman est ainsi parsemée d'indices qui témoignent du travail souterrain de la passion et d'une insatisfaction, d'une mélancolie qui finissent par saper les fondements de la communauté. Seule une relecture du roman permet de mesurer ce hiatus entre le bonheur officiel des protagonistes et l'image « énigmatique et trouble[35] » qu'ils renvoient.

Saint-Preux, nous l'avons vu, se montre peu clairvoyant par rapport à ces indices inquiétants. Obnubilé par son intégration dans la société des cœurs, il entre dans le jeu de Wolmar et se montre un prosélyte très zélé. Pourtant, force lui est de contenir de graves crises qui sont de nature à alerter le lecteur. Deux d'entre elles sont particulièrement inquiétantes : à Meillerie, confronté au caractère irréversible du passage du temps, le jeune homme est la proie d'un désespoir profond et, alors que leur embarcation revient vers Clarens à la nuit tombée, il doit se retenir de se précipiter dans le lac avec Julie[36] – tel est le dénouement que Rousseau avait initialement prévu pour son roman. À Bex, au moment de son départ pour l'Italie avec Milord Edouard, Saint-Preux est confronté à la même épreuve en retrouvant une chambre qu'il avait occupée au début de sa passion pour Julie. Toutes ses blessures se réouvrent alors, comme il le confie à Claire :

> J'ai bien mérité ma misère, puisque j'ai si peu senti mon bonheur !... je pleurais alors ?... tu pleurais ?... Infortuné, tu ne pleures plus… tu n'as pas même le droit de pleurer… Que n'est-elle morte ! osai-je m'écrier dans un transport de rage ; oui, je serais moins malheureux : j'oserais me livrer à mes douleurs[37] […].

Un horrible cauchemar, dans lequel Julie se substitue à Madame d'Étange sur son lit de mort, succède à cette scène. Révélatrices des hantises œdipiennes de Saint-Preux et de l'effroi que lui inspire l'irrépressible résurgence de ses désirs pour Julie, ces pulsions morbides mettent en évidence la fragilité de l'équilibre utopique sur lequel repose la communauté de Clarens. Après chaque crise, Saint-Preux se croit guéri mais peut-il vraiment l'être ? Et à quel prix ?

La catastrophe finale – la mort de Julie, accidentelle mais secrètement désirée – est donc préparée par ces alertes révélatrices de l'ambivalence profonde du lien passionnel qui soude la « petite communauté » de Clarens. Cet amour, qui confère sa plénitude à la « société des cœurs » et sur lequel reposent ces moments de grâce que sont le

---

35. Voir Nicolas Wagner, « L'utopie de *La Nouvelle Héloïse* », in , *Roman et Lumières au XVIII^e siècle*, Centre d'études et de recherches marxistes, Société française d'étude du XVIII^e siècle, *Revue Europe*, Paris, Éditions sociales, 1970, p. 221.

36. Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, IV 17.

37. *Ibid.*, V, 9, p. 724-725.

goûter au gynécée[38], la matinée à l'anglaise, le souper dans le salon d'Apollon[39] ou les vendanges, est aussi un vecteur de confusion qui s'oppose à l'idéal d'harmonie et de transparence prôné par Wolmar. Les protagonistes sont en partie dupes de leurs propres motivations. Que ce soit Saint-Preux, Julie ou Claire, ils vivent dans un compromis qui ménage la vertu, ils s'efforcent de vivre comme si leurs passions étaient licites ou n'existaient pas. Non sans lucidité, Wolmar remarque que l'ancien amant de Julie est « toujours de bonne foi, même en se démentant sans cesse[40] ». Quant à Julie, « on n'en peut parler que par conjecture : un voile de sagesse et d'honnêteté fait tant de replis autour de son cœur qu'il n'est plus possible à l'œil humain d'y pénétrer, pas même au sien propre[41] ». Mais dans sa dernière lettre à Saint-Preux, Julie arrache ce voile : elle reconnaît le caractère irréductible de sa passion pour son ancien amant et l'impossibilité de trouver le bonheur au sein du dispositif communautaire imaginé par son mari. Sur la durée, le bonheur s'avère tout aussi incompatible au sein des compromis sur lesquels repose la communauté qu'il l'était au sein d'une passion criminelle. Julie dénonce comme illusion la récupération vertueuse de la passion :

> Non, je ne te quitte pas, je vais t'attendre. La vertu qui nous sépara sur la terre nous unira dans le séjour éternel. Je meurs dans cette douce attente. Trop heureuse d'acheter au prix de ma vie le droit de t'aimer toujours sans crime, et de te le dire encore une fois[42].

La beauté du roman repose sur cette tension maintenue mais instable entre des aspirations à la fois fondamentales et contradictoires à la vertu et à la passion. Elle trouve dans le roman des symboles poétiques comme le décor lacustre qui oppose miroitement lumineux et profondeurs sombres (où les héros pensent ou vont trouver la mort), rive ensoleillée de Clarens et rive abrupte et sauvage de la Savoie où se manifeste, là encore, la tentation de la chute dans les eaux noires du lac.

De fait, la mort de Julie ne marque pas forcément la fin de la dialectique de la passion et de la vertu qui traverse l'ensemble du roman. Dans la lettre qui contient la dernière lettre de sa femme, Wolmar réitère instamment l'invitation faite à Saint-Preux de revenir à Clarens :

> Pensez au dernier conseil de Julie […]. Venez vous réunir à tout ce qui reste d'elle. Son père, son amie, son mari, ses enfants, tout vous attend, tout vous désire, vous êtes nécessaire à tous[43].

Et Claire confirme cet appel en des termes très proches de ceux de Wolmar :

---

38. *Ibid.*, IV, 10, p. 540.
39. *Ibid.*, V, 2, p. 642.
40. *Ibid.*, IV 14, p. 602.
41. *Idem*.
42. *Ibid.*, VI, 12 p. 867.
43. *Ibid.*, VI, 11, p. 864.

> Venez donc, chers et respectables amis, venez vous réunir à tout ce qui reste d'elle. Rassemblons tout ce qui lui fut cher[44].

Une communauté posthume ?

La dernière lettre de Claire constitue un épilogue troublant au roman puisqu'elle suggère, au-delà du désastre absolu, les voies d'une possible survie de la communauté.

La cousine de Julie écrit en effet sur les débris de la « petite communauté » : privée de son cœur, celle-ci s'est effondrée et a perdu ses qualités intersubjectives, renvoyant chaque membre à une solitude et à une incommunicabilité qui rappellent celles des sociétés modernes.

> Moi seule je ne puis ni pleurer, ni parler, ni me faire entendre. Wolmar m'entend et ne me répond pas. La douleur d'un père infortuné se concentre en lui-même […] Mes enfants m'attendrissent et ne savent pas s'attendrir. Je suis seule au milieu de tout le monde. Un morne silence règne autour de moi. Dans mon stupide abattement je n'ai plus de commerce avec personne[45].

Ce que Claire propose à Saint-Preux, c'est de faire revivre la communauté sur les bases mêmes établies par Wolmar, en permettant à un amour vertueux, épuré de sa composante érotique et passionnelle, de circuler à nouveau entre les membres de la communauté. Cet amour, c'est d'abord celui qu'elle avoue à Saint-Preux, tout en récusant définitivement toute hypothèse de concrétisation. Cet amour est défini comme impossible, une fois pour toutes. Il n'existera que dans la dépendance d'un amour qui lui est infiniment supérieur, celui qui les lie à jamais à la défunte.

Julie était le cœur de la communauté : elle en devient, après sa mort, l'esprit – non pas à la façon du législateur Wolmar, mais dans une acception toute spirituelle :

> Que son esprit nous anime ; que son cœur joigne tous les nôtres ; vivons toujours sous ses yeux. J'aime à croire que du lieu qu'elle habite, du séjour de l'éternelle paix, cette âme encore aimante et sensible se plaît à revenir parmi nous, à retrouver ses amis pleins de sa mémoire, à les voir imiter ses vertus, à s'entendre honorer par eux, à les sentir embrasser sa tombe, et gémir en prononçant son nom. Non, elle n'a point quitté ces lieux qu'elle nous rendit si charmants. Ils sont encore tout remplis d'elle[46].

On peut voir dans la transformation de Julie en figure tutélaire de la communauté unie dans son culte l'aboutissement du processus de sublimation sur lequel repose le roman. Dès la première partie, les amants ont été poussés par l'adversité et par leurs

---

44. *Ibid.*, VI, 13, p. 869. Voir la note 26.
45. *Ibid.*, p. 868.
46. *Ibid.*, p. 869.

exigences morales à épurer toujours davantage une passion rendue impossible par les conventions sociales – et sans doute aussi par cet interdit plus intime, de l'ordre du tabou, que nous avons déjà pointé chez Saint-Preux. La conversion religieuse de Julie, le jour de son mariage, marque une étape importante dans cette évolution qui permet l'accès à une authentique vertu. Julie trouve en Dieu un guide qui la protège de la déchéance morale dans laquelle la passion l'avait jetée et lui donne la force d'accomplir avec une inépuisable générosité ses devoirs de chrétienne. À la fin de sa vie, inquiète, elle se détourne du monde terrestre et cherche dans le mysticisme une issue aux tourments que lui infligent l'athéisme de son mari et la menace sans cesse renouvelée de la faute. Face à une communauté opacifiée et un bonheur qui se dérobe, elle rêve d'une communication posthume immédiate et parfaite, imaginant qu'après la mort, les âmes ont directement accès au cœur des vivants et sentent tout ce qu'ils sentent[47].

De fait, la mort de Julie peut apparaître comme une solution aux apories qui minaient la communauté de Clarens. Horrible solution, certes, mais qui constitue malgré tout une alternative à la mélancolie qui menace d'anéantir les belles âmes. L'apothéose de Julie suggère la métamorphose de la communauté des cœurs en communauté religieuse, potentiellement capable, pour Rousseau, de rassembler veufs et célibataires dans le culte de la défunte. La fugitive mais puissante illusion qui a fait croire à ses domestiques, après son décès, que Julie était ressuscitée témoigne de la ferveur de ses proches et de leur besoin de continuer à vivre dans et par le lien qui les unissait à la maîtresse de Clarens. Pleinement compatible avec les appels de Wolmar et de Claire, cet épisode tend à confirmer la possibilité d'une survie de la communauté sur un mode mystique qui, loin de trahir le projet de Wolmar, pourrait le parachever.

Cette communauté verra-t-elle le jour ? Est-elle viable ? Rousseau choisit de laisser la question en suspens, d'autant que la lettre de Claire s'achève sur la perspective d'une mort prochaine, qui seule lui permettrait de retrouver complètement son « inséparable ». Ce qui est certain en revanche, c'est qu'autour du récit fondateur de Clarens, contenu dans le recueil épistolaire « édité » par Rousseau, se constitue une communauté élargie, celle des lecteurs, communauté unie par l'identification aux protagonistes et une quête de complicité avec l'auteur du roman dont témoigne l'abondante correspondance qui lui est adressée dans les mois qui suivent la parution de *La Nouvelle Héloïse*[48]. À la fois prolongement de la « société des cœurs » – cette communauté élective de correspondants liés par l'authenticité de leurs sentiments réciproques –, et avatar de la communauté mystique laissée en suspens après la mort de Julie, cette communauté de lecteurs constitue sans doute la concrétisation véritable du rêve de bonheur imaginé par Rousseau. Elle nous renseigne sur la capacité de la

47. *Ibid.*, VI, 11, p. 850.

48. Voir Claude Labrosse, *Lire au XVIII^e siècle. « La Nouvelle Héloïse » et ses lecteurs*, Lyon-Paris, Presses universitaires de Lyon, Éditions du CNRS, 1985, 288 p. et Robert Darnton, « Le courrier des lecteurs de Rousseau : la construction de la sensibilité romantique » in *Le grand Massacre des chats. Attitudes et croyances dans l'Ancienne France* (1984), Paris, Robert Laffont, 1985, 201-234.

littérature à fonder une communauté sur les ruines de celles qu'elle met en scène et à dépasser dans et par l'émotion toutes les apories inhérentes au projet utopique.

Les représentations de la communauté de Clarens sont multiples dans *La Nouvelle Héloïse* et c'est la trajectoire de Saint-Preux qui permet d'articuler et de donner sens à ces différentes approches. Communauté de belles âmes régie par un législateur philosophe qui la protège des dérives corruptrices de la société moderne, Clarens s'offre au protagoniste comme la concrétisation de ses aspirations les plus profondes. Il fait ainsi l'éloge d'une utopie moderne, qui recrée dans un domaine viticole de la Suisse contemporaine les conditions de l'âge d'or patriarcal. Ce modèle fera bien des émules et encouragera une partie de la noblesse française à revenir, dans les dernières décennies de l'Ancien Régime, administrer personnellement ses terres[49]. Mais Rousseau ne fait pas dépendre le bonheur de la communauté de la seule sagesse des règles qui l'administrent[50] : l'essentiel est ailleurs puisqu'en réalité, la communauté n'existe que dans et par le sentiment partagé. C'est l'amour qui en lie tous les membres, transcendant les générations, les genres et les conditions sociales pour créer un tout harmonieux où chacun se sent partie prenante d'un ordre naturel et trouve sa place en dépit des inégalités effectives qui distinguent les uns et les autres. Saint-Preux en a bien conscience : les tableaux dont il ponctue les dissertations qu'il adresse à Milord Edouard révèlent que c'est dans le plaisir des interactions sociales quotidiennes que se manifeste la vie profonde de la communauté et que celle-ci repose sur l'engagement plein et volontaire de ceux qui la composent.

Rousseau place donc le désir à la source de la communauté : désir de la communauté permettant la réalisation d'une vocation sociale naturelle et désir qui lie entre eux les membres de la communauté, qui se reconnaissent mutuellement comme dignes d'estime et d'amour. C'est évidemment cette reconnaissance que Saint-Preux vient chercher à Clarens, auprès de son ancienne maîtresse et de son mari. Mais le roman n'occulte pas les apories inhérentes à cette conception de la communauté idéale. Saint-Preux, et surtout Julie, découvrent que si le désir amoureux sous-tend le désir de communauté, il en menace également les fondements. L'impossible intégration de Saint-Preux à Clarens, qui semble toujours imminente alors que, tel un mirage, elle s'éloigne au fur et à mesure qu'il s'en approche, révèle l'instabilité de l'équilibre sur lequel repose l'économie libidinale de la communauté. Conscient du danger, Wolmar soumet le jeune homme à une série d'épreuves initiatiques destinées à désamorcer l'égoïsme de la passion érotique et à en convertir l'énergie en amour socialisé, englobant l'ensemble des membres du groupe. Mais les crises violentes que traverse Saint-Preux à Meillerie et à Bex ainsi que son refus d'épouser Claire nous incitent à douter que cette tension ne puisse jamais être résolue.

---

49. Voir Roland-Guy Bonnel, *Éthique et esthétique du retour à la campagne au XVIII^e siècle : l'œuvre littéraire et utopique de Lezay-Marnésia*, New York, , Peter Lang, 1995, 499 p.

50. Voir Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, IV, 10, p. 545 : Julie refuse d'embarrasser la vie commune de « mille règles inutiles » comme dans un couvent.

La mort de Julie peut apparaître comme une ultime tentative de dépassement de cette aporie. La disparition de la jeune femme, cœur de la communauté et objet du désir des autres protagonistes et en particulier de Saint-Preux, participe de la dynamique de sublimation qui définit l'ensemble du roman. C'est peut-être une communauté spirituelle, unie dans le culte de la défunte et le récit de sa propre fondation, que Saint-Preux pourrait enfin intégrer. La communauté des belles âmes se sublimerait ainsi en communauté religieuse.

Rousseau choisit de ne pas conclure, sans doute parce qu'il n'y a pas de réponse définitive aux problèmes que pose la communauté, à la fois nécessaire et impossible. C'est finalement au roman épistolaire polyphonique, dans sa complexité et son appel à une réception affective, d'embrasser et de sublimer, cette fois au sens esthétique du terme, tous les possibles et tous les échecs de cette entreprise.